

Ernest Hemingway

Maurice-Edgar Coindreau

Extrait de *Mémoires d'un traducteur : entretiens avec Christian Giudicelli*,
Gallimard, Collection Blanche, première parution 1974,
nouvelle édition augmentée d'une préface de Michel Gresset 1992

CHRISTIAN GIUDICELLI : Ernest Hemingway est peut-être l'auteur qui, en France, a eu le plus de succès auprès du grand public. Vous avez écrit vous-même qu'il a été le représentant type de la littérature alcoolique et brutale où on cogne dur et où on boit sec. Êtes-vous encore de cet avis ?

MAURICE-EDGAR COINDREAU : Mon Dieu, oui. Bien qu'à côté de ce que nous pouvons lire aujourd'hui ses romans font un peu penser à ceux de Delyly. Sa popularité s'explique, à mon avis, par le fait qu'il apportait quelque chose de nouveau qui sentait un peu le péché. Il faisait l'apologie de sujets qu'alors en Amérique on considérait plus ou moins comme tabous : la sexualité, la soûlerie, la bagarre. Or vous savez aussi bien que moi que chaque fois qu'on parle aux gens de plaies, de bosses et de fornications, on est toujours assuré du succès, surtout s'il s'y mêle une pointe de sentimentalité. En outre, il avait non seulement fait fi de la morale bourgeoise, mais il avait écrit dans un style dépouillé, juvénile, qui surprit agréablement.

C. G. : Oui, un style qui correspondait à cette apparente violence. Mais vous avez dit également que c'était au fond un tendre qui s'amusait à faire la grosse voix pour se donner du cœur au ventre.

M.-E. C. : En effet, ce n'était peut-être pas exactement un tendre, mais c'était un faible. C'est ce qui m'agace chez lui : le type qui se tape sur la poitrine en disant : « Moi, monsieur, j'ai jamais eu peur » et qui tremble dans sa culotte. Tout cela pour en arriver finalement au suicide.

C. G. : Ce fut son drame.

M.-E. C. : Avoir le courage de vivre n'est pas donné à tout le monde. Pour ne pas se sentir trop seul, il a créé des personnages à son image, une image de ce qu'il était et de ce qu'il aurait voulu être. Aisément trompé, le lecteur se berce des mêmes illusions sans s'être jamais rendu compte qu'on lui en fourrait plein la vue et qu'Ernest Hemingway était le romancier de l'échec. Prenez *L'Adieu aux armes* : une femme tente de mettre un enfant au monde, elle échoue et meurt. Un chasseur va-t-il à la chasse des grosses bêtes, il les rate et sa compagne lui dit : « T'en fais pas, la prochaine fois, ça ira mieux. » Mais ça ne va pas mieux du tout. À la fin de sa carrière néanmoins, dans *Le Vieil Homme et la mer*, il donne à un pêcheur le plaisir d'attraper un petit poisson. C'est un succès. Et le lecteur est tout heureux. Seulement voilà : un gros poisson arrive et mange le petit poisson. Autre échec. Vous avouerez que c'est décourageant.

C. G. : Mais ne croyez-vous pas que ces échecs perpétuels sur lesquels vous exercez votre ironie furent, après la guerre de 14> la tragédie de cette « génération perdue » comme la baptisa Gertrude Stein ?

M.-E. C. : Oh, elle n'était pas si perdue que ça, mais elle aimait à le croire. Hemingway souffrit toute sa vie d'un pénible complexe d'infériorité et il s'est amusé, ou plutôt occupé, à écrire pour tenter de se débarrasser de ce complexe redoutable en dessinant des personnages qui se croiraient des durs et qui lui tiendraient compagnie.

C. G. : Au fond, vous avez l'air très sceptique sur la valeur des œuvres d'Hemingway. Vous avez pourtant traduit deux de ses romans : *Le soleil se lève aussi* et *L'Adieu aux armes*. Or vous m'aviez dit un jour que vous traduisiez uniquement les livres que vous aimiez.

M.-E. C. : En effet, vous m'obligez à vous avouer que ces deux romans-là sont les seuls que j'ai traduits parce que je prévoyais qu'ils se vendraient très bien.

C. G. : Mais vous ne les aimiez pas ?

M.-E. C. : Non. Mais j'aimais Gaston Gallimard qui avait accepté tout ce que je lui avais proposé auparavant. À ses risques et périls, il avait publié mon *Manhattan Transfer* en 1928 ; en 1931, il avait accepté à la *N.R.F.* ce premier article sur Faulkner dont nous avons déjà parlé, et des nouvelles de Faulkner encore en 1932. Aussi, quand il m'écrivit : « Nous aimerions que vous traduisiez pour nous ces deux livres d'Hemingway », je n'allais pas faire la petite bouche et refuser. D'autant plus que je savais que ça ne serait pas un bien gros travail et que le public mordrait à l'hameçon.

C. G. : Mais, en réalité, que lui reprochez-vous donc à ce pauvre Ernest, d'utiliser des trucs, de rajeunir des poncifs, de camoufler un romantisme un peu désuet ?

M.-E. C. : Je lui reproche de vouloir nous faire prendre des vessies pour des lanternes ou, si vous préférez, des mollassons pour des matamores, des impuissants pour des Don Juan. Bref, de nous distribuer de la fausse monnaie à pleines mains. Il le fait du reste avec beaucoup d'habileté.

C. G. : Mais encore ?

M.-E. C. : Reprenons l'exemple de *L'Adieu aux armes* où se trouve une femme qui meurt. Tout démarre comme un trompe-l'œil réaliste. Mais les choses se gâtent rapidement quand le brave Ernest fait parler la pauvre femme qui n'en finit pas d'accoucher, mais qui n'en garde pas moins un cœur d'or et une tendre sollicitude pour le médecin : « Docteur, lui dit-elle entre deux affreuses douleurs, vous devez avoir faim, vous ne voudriez pas aller prendre un petit-déjeuner ? Confiez donc le chloroforme à mon mari et montrez-lui comment on l'utilise. — Ça ne doit pas être difficile, dit le mari. — Non, dit le docteur, tenez, vous poussez cette petite manette jusqu'au numéro deux, mais pas plus loin, ça pourrait être dangereux. » Alors le mari actionne la petite manette et le docteur va prendre son café laissant les époux tête à tête pour une conversation complètement irréaliste et d'une sentimentalité de midinette. Je m'étonne encore que le syndicat des médecins suisses n'ait pas intenté un procès en diffamation à l'auteur de ces billevesées. Qu'on ait pu considérer Hemingway comme un grand réaliste m'a toujours ahuri.

C. G. : Êtes-vous aussi sévère pour ses nouvelles ?

M.-E. G. : Non, car elles sont fort bien faites. Voyez-vous, Hemingway était un type du genre de Tartarin de Tarascon. Seulement, Tartarin était plus sympathique car il se contentait d'avoir des mirages. Il n'aurait jamais dit, comme Hemingway a osé l'écrire dans *Mort dans l'après-midi*, qu'un pauvre taureau éventré qui s'enfuit dans l'arène en traînant ses entrailles derrière lui est aussi comique que les Fratellini parcourant la piste de leur cirque en s'empêtrant les pieds dans des aunes de faux boudins.

C. G. : Vous semblez ne pas estimer l'homme beaucoup plus que l'œuvre...

M.-E. C. : Je vous avoue que je n'ai jamais cherché à le voir. Mais laissez-moi vous lire dans *La Belle Vie* l'anecdote que rapporte Dos Passos qui en dit long sur le personnage. Or Dos Passos n'était pas méchant, loin de là, mais il était perspicace :

« J'arrivai à Key West avec Kathy par une belle journée et nous découvrîmes que quelque imbécile de sculpteur avait fait un buste d'Ernest. Un moulage en plâtre trônait dans le hall d'entrée. C'était un horrible buste. On aurait dit du savon. Quand nous le vîmes pour la première fois, nous éclatâmes d'un rire sonore. Il ne nous était pas venu à l'esprit qu'Ernest pût le prendre au sérieux. Cet hiver-là, je pris l'habitude, quand j'entrais, de viser avec mon panama pour le coiffer. Ernest me surprit un jour, me lança un regard mauvais et retira le panama perché sur la tête du buste. Il fut grognon pendant toute la journée. Personne ne dit rien, mais après ça, les choses ne furent plus tout à fait ce qu'elles étaient avant. »

C. G. : Au fond, ce qu'il y a de pathétique dans son destin, c'est qu'il resta toujours un enfant.

M.-E. C. : Sa vie nous semblerait peut-être plus pathétique sans cette affectation de masculinité et cette espèce d'arrogance du gars qui pose pour le dur et considère tous les autres comme des mauviettes alors que, en réalité, il est lui-même mou comme une chiffonnette. On racontait qu'un jour, chez son éditeur, quelqu'un à qui il portait sur les nerfs avait émis des doutes sur sa virilité en employant l'expression anglaise qu'il n'avait pas de « poils sur la poitrine ». À cet outrage il aurait répondu en dégrafant brusquement le devant de sa chemise pour exhiber une toison à rendre King Kong jaloux mais qui malheureusement se déplaça et faillit lui rester dans les mains. Je ne vous garantis pas l'authenticité de cette anecdote mais je serais très enclin à la croire.

C. G. : Avez-vous eu des lettres de lui ?

M.-E. C. : Oui, deux ou trois. Elles ne présentaient aucun intérêt, mais j'ai un exemplaire de *L'Adieu aux armes* dédicacé, m'informe-t-il, de la main gauche par suite d'un accident d'automobile où il s'était endommagé la main droite.

G. C. : Voyez-vous un avenir à son œuvre ?

M.-E. C. : Oui, certes. Je dirais même que c'est une œuvre nécessaire parce qu'elle représente une époque. Par suite, la lecture s'en impose. Ne croyez pas que ma réaction devant certains ouvrages d'Hemingway m'aveugle au point de m'en faire méconnaître l'importance. C'est simplement une allergie dont je ne suis devenu pleinement conscient qu'après avoir eu la révélation de ce qu'on écrivait alors dans les États du Sud où Faulkner s'était hâté de retourner car, bien que n'ayant qu'un an de plus qu'Hemingway, lui n'appartint jamais à la génération perdue. Comment aurais-je pu éviter quand, en 1935, j'eus terminé ma traduction de l'éblouissante *Lumière d'août*, de trouver un peu pâlot *Le soleil se lève aussi* que j'avais traduit deux ans auparavant et pour lequel Jean Prévost écrivit une préface que je ne saurais trop vous recommander car elle met fort bien en valeur ce qu'avait d'audacieux, en ces temps déjà très lointains, la jeune et combative génération perdue. Imaginez-la, cette génération, exposée aux regards hostiles d'un cercle de famille où trônaient Théodore Dreiser, que John Brown, dans son panorama de la littérature contemporaine aux États-Unis, qualifie d'« éléphant de la prose américaine », Sinclair Lewis, Sherwood Anderson, Edith Wharton que la société bostonienne, trouvant ses livres trop audacieux, avait mise à l'index, et qui avait élu domicile en France, près de Paris et sur la Côte d'Azur où elle voisinait avec Paul Bourget. Or, voilà qu'en un tournemain cette génération perdue va reléguer ces grandes figures sur une étagère du musée des Antiques. Vous avouerez que, tout irrespectueuse qu'elle fût, cette victoire était à elle seule une raison plus que valable pour qu'on s'intéressât aux faits et gestes de ces jeunes audacieux plutôt qu'aux ouvrages de leurs contemporains demeurés bien pesamment conservateurs, un Thomas Wolfe, par exemple. Pour accéder à William Goyen, à Flannery O'Connor ou à Shelby Foote, en passant par Katherine Ann Porter et par William Faulkner, la génération perdue est un point de départ excellent, j'oserais dire un véhicule indispensable, de même que si vous voulez contempler Paris du haut de la tour Montparnasse il vous faut prendre un ascenseur. Lady Brett Ashley, dans *Le soleil se lève aussi*, vous mène tout droit à Temple Drake, l'héroïne de *Sanctuaire* et de *Requiem pour une nonne*. Aujourd'hui, cette lady peut nous sembler un peu incolore et, à coup sûr, moins sombrement originale que la pensionnaire de Miss Reba, mais n'oubliez pas qu'en 1926 une dame qui fréquentait le Dôme et le Select faisait froncer bien des sourcils.

G. G. : Ce qui ne devait pas déplaire à ces messieurs de la génération perdue qui ne craignaient pas de choquer.

M.-E. C. : Ils aimaient même beaucoup cela. Laissez-moi vous conter une petite anecdote pour égayer la fin de notre entretien. Je l'ai trouvée par hasard dans une biographie de Scott Fitzgerald. J'avoue avoir oublié le nom de l'auteur de cet ouvrage, mais je me rappelle fort bien l'incident. Fitzgerald ayant exprimé le désir de faire la connaissance d'Edith Wharton, des amis de la romancière l'emmenèrent passer la journée dans sa maison de campagne de Saint-Brice. Fort éméché, comme d'habitude, Scott guettait l'occasion de mettre son hôtesse dans l'embarras. Il n'eut pas longtemps à attendre. Edith Wharton, fort poliment, lui demanda ses impressions sur Paris : « Excellentes, dit Fitzgerald, figurez-vous que le jour de mon arrivée, tous les hôtels étant combles, j'ai été obligé d'aller passer ma première nuit dans un bordel. » Un silence gêné accueillit cette confidence. Pour dégeler l'atmosphère, sans rien perdre de sa dignité, Edith Wharton, après quelques secondes, dit alors gracieusement : « Mais, continuez, Mr. Fitzgerald. Vous ne nous avez pas dit le plus intéressant. Qu'est-ce que vous avez vu, dans ce bordel ? » Fitzgerald s'élança alors vers la porte et s'enfuit, maugréant l'équivalent anglais de : « Elle m'a eu, la vieille garce ! » Je ne puis vous dire s'il remit jamais les pieds chez Mrs Wharton. J'en doute fort.

C. G. : Peut-être le saurons-nous bientôt car, à l'occasion du centenaire de Gertrude Stein, on va certainement raviver l'an prochain maints souvenirs et beaucoup d'anecdotes sur cette génération dont elle fut la marraine et qui, toute perdue qu'elle fût, sut fort bien retrouver sa route et faire son chemin.